

PIERRE SAUREL

La nouvelle recrue



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 079

La nouvelle recrue

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 350 : version 1.0

La nouvelle recrue

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Jean Thibault, le célèbre agent IXE-13, croyait pouvoir réaliser le rêve de sa vie.

Enfin, lui et sa fiancée Gisèle Tubœuf, allaient devenir femme et mari.

C'est du moins ce qu'IXE-13 pensait.

Mais comme nous l'avons vu lors de notre dernier chapitre, les officiers du service secret en avaient décidé autrement.

Ils croyaient que le mariage n'était pas une bonne chose pour IXE-13.

Aussi, le matin du mariage, le colonel Boiron avait appelé IXE-13 au téléphone lui demandant de venir à son bureau.

– Emmenez votre fiancée.

– Vous avez reçu le certificat de baptême de Gisèle ?

– Vous saurez tout, venez.

Légèrement inquiets, IXE-13 et Gisèle se dirigèrent vers le bureau de Boiron.

– Asseyez-vous !

– Merci, alors, colonel... les papiers.

Boiron soupira :

– Hélas, mes amis, nous n'avons pas reçu le certificat de baptême de Gisèle.

– Quoi ?

– Vous savez, Gisèle, que votre village a été partiellement détruit par les bombardements ennemis ?

– Oui.

– Eh bien, ils sont à tout remettre en ordre, mais avant de pouvoir recevoir les papiers nécessaires, ça pourra prendre encore quelques mois...

Gisèle bégaya :

– Nous allons être obligés de remettre le mariage ?

– Indéfiniment, oui,

IXE-13 se raccrocha à une dernière chance :

– N’y aurait-il pas moyen de célébrer le mariage, même sans certificat ?

– Non, il ne faut pas y penser.

Nos deux amis avaient la tête basse.

Encore une fois, le mariage était retardé.

Le colonel observa quelques instants de silence, puis :

– Je me demande si le ciel n’a pas permis cela, justement parce que c’est mieux que vous ne soyez pas mariés.

– Comment cela ?

– Naturellement, une fois mariés, il est possible que vous ayez des enfants. Alors, IXE-13, vous voyez-vous, en Allemagne, pendant que votre femme serait ici au Canada, attendant un enfant ? Pensez-vous que vous travailleriez sans la moindre distraction ? Avec le même courage ? Non, c’est impossible. Vous penseriez à celle que vous avez laissée là-bas... vous penseriez à votre

futur héritier... Croyez-moi, c'est probablement mieux ainsi.

Ni Gisèle, ni IXE-13 ne parlaient.

– Je vous ai promis deux jours de congé, vous allez les avoir, mais vous ne resterez pas à Ottawa... vous allez partir, seuls, tous les deux.

– Pour où ?

– Un de nos officiers doit aller livrer des papiers importants, dans l'ouest. Il faut qu'il soit surveillé. J'aurais dépêché deux hommes, mais vous ferez le voyage. Sans vous faire connaître, vous surveillerez l'officier de loin. Probablement qu'il n'arrivera rien, mais on ne sait jamais. Vous partez ce matin, vers onze heures. Durant le voyage, réfléchissez à ce que je vous ai dit... et peut-être, qu'après avoir bien pesé le pour et le contre, vous verrez que j'ai un peu raison.

*

IXE-13 et Gisèle prirent le train à onze heures, laissant Marius seul, à Ottawa.

Le pauvre Marseillais se demandait quoi faire.

Le colonel lui avait remis d'autres papiers au nom de Jacques Larochelle et il l'avait fait changer d'hôtel.

Cela s'imposait toujours lorsqu'on revenait d'une mission, afin d'effacer toutes pistes qui pourraient trahir la présence des espions.

Mais vers une heure, Marius reçut un appel du colonel.

– Je ne veux pas que vous vous ennuyiez, seul à Ottawa, venez me voir à mon bureau,

– Bien colonel.

Marius partit immédiatement pour se rendre à l'édifice dans lequel se trouvaient les bureaux du colonel.

– Je voudrais voir le colonel, demanda-t-il au secrétaire de ce dernier.

– Vous avez rendez-vous ?

– Oui.

– Votre nom ?

– Jacques Larochelle.

– Un instant.

Quelques secondes plus tard, Marius était admis dans le bureau du colonel.

– Asseyez-vous Lamouche... ou plutôt Larochette.

– Merci, colonel.

Il y eut un silence, puis :

– Marius, vous ne connaissez pas beaucoup le Canada, n'est-ce pas.

– Autant dire que je ne le connais pas du tout, colonel.

– Vous ne connaissez personne à Ottawa ?

– Non plus...

– Alors, qu'est-ce que vous allez faire durant les deux jours que vous allez passer seul ici ?

– Bonne mère, j'ai déjà commencé à me tourner les pouces.

Le colonel sourit :

– Et ça n'est pas bon... ça fatigue les mains... et surtout les nerfs... et moi, je n'aime pas que

quelqu'un s'ennuie.

– Vous allez me donner une mission ? Je vais travailler seul ?

– C'est une mission sans en être une. Je vais vous donner un petit travail facile, et vous n'aurez pas besoin de sortir d'Ottawa. En deux jours, vous pouvez certainement me donner les renseignements dont j'ai besoin.

– Colonel, je suis bien content... je me serais beaucoup ennuyé...

– Tant mieux. Quand vos amis reviendront de leur court voyage, vous serez prêt à reprendre votre travail avec eux.

– Peuchère, ça ne peut pas mieux s'arranger.

Le colonel demanda :

– Vous n'êtes pas un membre du service secret ?

– Non, pour devenir espion, il faut de l'instruction... des capacités que je n'ai pas... Je n'aurais jamais pu passer les examens.

– Et pourtant, vous valez n'importe quel

espion. Je le sais.

Marius rougit un peu.

Comme son patron, il n'aimait pas les compliments.

Le colonel continua :

– Tous les ans, de nouveaux adeptes viennent s'adjoindre à notre service.

– Je sais.

– Cependant, nous ne sommes sûrs d'eux qu'après un certain temps.

– Que voulez-vous dire ?

– Plusieurs espions ennemis remuent ciel et terre pour entrer dans notre service secret. Ce sont des gens fort capables et qui passent avec succès tous les examens.

– Peuchère... mais comment faites-vous pour les découvrir ?

– Nous les faisons surveiller dans leurs premières missions. Dans des missions que l'on appelle « attrape ».

– Ce n'est que pour mieux les juger.

– Justement. Eh bien, c’est l’ouvrage que vous aurez à faire.

– Surveiller un de ces nouveaux espions ?

– Une espionne. Oui !

Déjà le travail souriait à Marius.

Le colonel sortit une fiche.

– Voici, elle s’appelle Francine Dermont
Voyez sa photographie.

Il tendit un portrait à Marius.

– Hé peuchère, elle n’est pas laide...

– Non, elle est assez jolie..,

– Elle semble assez grasse ?

– Plutôt, oui... je vais vous lire les détails que j’ai ici. Elle mesure cinq pieds et onze pouces et demi.

– Bonne mère.

– Elle pèse 192 livres.

– Je ne me suis pas trompé en disant qu’elle était assez grasse.

– Non, elle n’est pas grosse... n’oubliez pas

qu'elle est fort grande, on peut dire qu'elle est bien proportionnée.

– Et c'est une nouvelle aspirante espionne ?

– Oui.

– Elle aura de la difficulté à passer inaperçue.

Le colonel se mit à rire.

Puis il reprit, plus sérieux :

– J'ai confiance en cette jeune fille. Elle est très capable et elle n'a que 23 ans.

– Espérons qu'elle a fini de profiter.

– Son père est cultivateur dans la province de Québec. Elle est la neuvième enfant d'une famille de douze et un fait, tout à l'honneur de ce brave cultivateur, tous ses enfants ont reçu une bonne éducation.

– Ça a dû lui coûter cher.

– Les Canadiens savent faire des sacrifices quand c'est pour le bien de leur famille. Deux garçons sont prêtres, l'un avocat, un médecin, un était comptable et les autres travaillent sur la terre.

– Une belle famille. Mais pourquoi dites-vous l'un était comptable ?

– Parce qu'il est mort, au front, en défendant son drapeau.

– Ah !

– Francine travaillait comme traductrice pour un grand journal de Montréal. Elle parle cinq langues et a fait des études approfondies.

– Peuchère, elle est capable.

– Je vous crois. Lorsqu'elle apprit que son frère était mort au front, elle a quitté sa place pour faire application au service secret.

– Elle veut le venger d'une certaine façon.

– Oui. Elle a passé ses examens avec succès et est maintenant prête à se lancer dans sa nouvelle carrière.

– Et vous voulez la faire surveiller, comme tous les autres espions nouveaux ?

– Il le faut. À la guerre, il ne faut n'avoir confiance en personne. Notre plus proche ami peut être un traître à son pays.

Le Marseillais demanda :

– Vous lui avez confié une mission ?

– Oui, elle doit surveiller un de mes hommes. Je lui ai fait croire que c’était un espion ennemi et qu’il transportait des papiers fort importants. Elle doit s’arranger pour lui voler ces papiers et vous les remettre, à vous.

– À moi ?

– Oui. Je lui ai dit que vous conserviez à votre chambre et sur vous, plusieurs papiers importants pour notre pays. Donc, vous voyez le piège.

– Oui, elle va réussir à voler les papiers et à me les remettre. Mais si c’est une espionne ennemie, elle va tenter de s’emparer de mes papiers pour les remettre à ses complices.

– Exactement, vous devrez la surveiller pour la prendre sur le fait.

– Bien colonel. Maintenant, est-ce que je dois la rencontrer ?

– Ce soir à sept heures, au restaurant Capitale. Vous la reconnaîtrez facilement. Je lui ai fait votre description et elle va s’arranger pour vous

parler.

– J’ai hâte de voir cela.

– Donc, vous pouvez partir. Voici maintenant trois enveloppes de papiers sans importance que j’ai préparées pour vous, vous pourrez en cacher dans votre chambre et en garder sur vous.

– Merci, colonel.

– Essayez de me donner des nouvelles d’ici le retour de votre patron.

Marius se leva pour sortir.

– Oh, je voulais vous prévenir.

– Quoi ?

– Cette femme... c’est comme un homme.

– Comment cela ?

– Je veux dire qu’elle est très forte... et malgré son éducation et son instruction, elle a conservé ses manières campagnardes. Alors, ne soyez pas surpris. Elle est d’un sans-gêne quasi incroyable.

– Très bien, je serai prévenu.

Marius sortit du bureau avec la photo de

Francine Dermont.

Il avait hâte de voir celle qu'il traitait déjà de « phénomène ».

II

Sept heures.

Marius entra au restaurant Capitale.

Il regarda autour de lui.

À une petite table, tout au fond du restaurant, il aperçut Francine Dermont.

Malgré qu'elle fût bâtie comme un colosse, c'était une fille qui paraissait bien et qui attirait l'attention des hommes.

Marius fit mine de ne pas l'avoir remarquée et alla s'asseoir à une table, tout près de la sortie.

Il commanda un repas, vu qu'il n'avait pas soupé.

Francine ne bronchait pas, elle ne semblait même pas avoir aperçu le Marseillais.

Tout en mangeant, Marius l'observait du coin de l'œil.

Tout à coup, Francine appela le garçon, paya sa note, et se leva.

– Peuchère, elle va sortir sans me parler.

Mais elle passerait à deux pas de Marius.

Le Marseillais pencha encore plus, la tête dans son assiette.

Soudain, Francine s'arrêta :

– Si ce n'est pas Jacques Laroche, fit-elle d'une voix puissante.

Tout le monde se retourna.

Marius leva la tête.

Il lui fallait lui aussi jouer la comédie.

– Francine Dermont..., ça, c'est une surprise.

Francine lui tendit sa grosse main.

– Je ne croyais pas vous voir ici.

Ce n'était pas une main de femme qui servait timidement celle de Marius... mais plutôt une main d'homme qui serrait fortement.

– Asseyez-vous, Francine.

– Merci.

Elle prit place en face de Marius.

– Est-ce que je puis vous offrir quelque chose ?

– Non, j’viens d’ manger, je vous remercie.

Elle regarda attentivement Marius :

– Il paraît que vous transportez et que vous gardez à votre chambre d’hôtel, d’importants papiers, fit-elle en baissant la voix.

– Oui, c’est vrai...

– Ah !

– Ça vous surprend ?

– Oui, ça me surprend, car à première vue, vous ne semblez pas très intelligent. Mais je puis me tromper.

– Merci bien.

– Oh, y a pas de quoi. Moi, je dis toujours ce que je pense.

– Tant mieux, moi, j’aime les personnes qui disent leur façon de penser. Maintenant, nous devons discuter affaire.

– Oui, c’est vrai... mais dans un restaurant, on est plutôt mal placé.

– Il faudrait aller ailleurs.

– Oui, avez-vous fini de manger ?

– Oui.

– Eh bien, dans ce cas, allons à votre chambre.

– À ma chambre ?

Marius la regarda curieusement :

– Vous ne pensez pas...

– Avez-vous peur de moi ? C’est plutôt moi qui devrais avoir peur de vous, vous ne pensez pas.

– C’est ce que je voulais dire.

– Je ne suis pas craintive... je n’ai pas peur des hommes... et je sais me défendre.

– Alors, allons-y.

Ils sortirent du restaurant et se dirigèrent vers l’hôtel.

Ils montèrent directement à la chambre de Marius.

– Avez-vous accompli votre mission ?
demanda le Marseillais.

– Donnez-moi une chance, voulez-vous. Le colonel me l’a donnée ce matin seulement, je ne suis pas une machine.

– Racontez-moi ce que vous avez fait.

Francine avait rencontré l’homme qui avait les supposés fameux papiers.

Elle devrait le revoir le lendemain.

– Vous lui avez donné rendez-vous ?

– Oui, en dehors de la ville. Je lui ai dit que j’habitais un chalet.

– C’est vrai ?

– Mais non, ce n’est pas vrai. Pendant qu’il se rendra là, moi, j’irai cambrioler sa maison.

– Ah bon, et comment ferez-vous ?

– Oh, ça va bien aller. Je n’ai pas perdu mon temps. Je me suis senti malade, chez-lui, il a couru à la pharmacie chercher un remède que je lui avais demandé et pendant ce temps, j’ai pris l’empreinte des serrures. Demain soir, vous

n'aurez pas besoin de vous déranger, je viendrai vous porter vos papiers, à l'hôtel.

– C'est parfait.

Francine se leva.

– Maintenant, vous allez m'excuser, je vais partir.

– Tout de suite ?

– Oui, j'ai un rendez-vous. Bonsoir, monsieur Laroche.

Francine sortit de la chambre.

En passant dans le lobby, elle aperçut un homme qu'elle regarda attentivement.

– C'est curieux... ce type-là était au restaurant tout à l'heure... et il me suit depuis hier. J'en suis presque sûre.

Soudain, elle pensa :

– Ce doit être quelqu'un que le colonel a nommé pour me surveiller. Pour voir si j'accomplis bien mon travail. Eh bien, il peut me surveiller tant qu'il voudra. Ça ne me dérange pas. Je vais faire mon possible.

Elle sortit.

L'homme se leva et sortit derrière elle.

Il passait huit heures et déjà l'obscurité commençait à s'étendre sur la ville.

Francine allait traverser la rue lorsqu'elle sentit quelqu'un lui toucher le bras.

– Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?

Elle se retourna brusquement pour se trouver face à face avec l'inconnu du lobby.

– Vous ne traversez pas, vous montez dans cette voiture.

Dans sa main gauche, un peu dissimulé dans la manche de son paletot, il tenait un revolver.

Francine ne perdit pas son sang-froid.

Elle dévisagea son adversaire qui était plus petit qu'elle.

– Très bien... je vais vous suivre.

En disant cela, elle fit un pas en avant et leva légèrement le bras.

Elle vint pour lui lancer un direct en pleine

figure, mais se sentit saisir par en arrière.

– Ici, mademoiselle.

Un autre homme la poussa brusquement à l'intérieur de la voiture.

Un chauffeur était déjà au volant.

Les deux hommes prirent place chaque côté de Francine et le chauffeur mit la voiture en marche.

– Donnez-moi cette sacoche, vous entendez.

Francine pensa :

– C'est un hold-up... ils veulent me voler mon argent.

Elle laissa aller sa sacoche.

L'homme l'ouvrit.

– Oui, elle a un petit revolver... et maintenant... les papiers... nous les examinerons tout à l'heure.

Il remit la sacoche sur le siège, mais sans toucher à l'argent.

Son comparse, revolver au poing, surveillait attentivement la femme colosse.

L'auto sortait justement de la ville pour s'engager dans un petit chemin de campagne.

– Ils ne veulent pas de mon argent... alors, ce ne sont pas des voleurs... qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire.

Elle n'allait pas tarder à le savoir.

L'automobile s'arrêta tout à coup.

Francine jeta un coup d'œil par la fenêtre et vit qu'elle était en pleine campagne, tout près d'une maison entourée d'une haute grille en fer.

Le chauffeur descendit le premier, puis l'homme au revolver.

– Allons, passez.

Elle vit sa chance.

Elle fonça tête première, frappant l'homme au creux de l'estomac.

Le chauffeur accourut.

Francine lui décrocha un direct qui l'envoya rouler à ses pieds.

Elle prit sa course, se dirigeant vers la sortie.

Mais tout à coup, elle vit apparaître deux formes noires.

Deux gros chiens qui se mirent à japper et à montrer leurs crocs.

Elle courut vers la droite, les chiens à ses trousses.

Elle arriva à la clôture mais devait revenir vers la gauche pour trouver la sortie.

L'un des chiens lui barrait le passage.

L'autre bondit en avant.

Francine poussa un cri terrible et essaya de se préserver avec son bras.

Le chien allait lui toucher lorsqu'une voix résonna :

– Arrière, Polly.

Le chien recula tout de suite.

Un homme apparut, une lampe de poche à la main.

Il était petit et assez âgé.

– Inutile d'essayer de vous sauver, vous ne le

pourriez pas, mademoiselle. N'ayez crainte, il ne vous sera fait aucun mal... si vous voulez être docile.

Le chauffeur et ses deux comparses apparurent à leur tour.

L'homme leur fit signe de se diriger vers la maison.

– Suivez mademoiselle... les chiens et moi, nous allons fermer la marche.

Francine fut bien obligée d'obéir.

Contre des hommes, elle pouvait lutter, mais contre des animaux, c'était plus difficile.

Ils entrèrent tous dans la maison.

Le vieux les fit passer dans une sorte de petit bureau.

– Essayez-vous, mademoiselle Dermont.

– Comment, vous me connaissez ?

– Oui, vous allez le voir à l'instant.

Le chauffeur et les deux autres demeurèrent tout près de la porte.

Le petit homme s'assit en face de Francine.

– Mademoiselle Dermont, si je vous ai fait venir ici...

– De force, avouez-le... vous auriez pu savoir vivre et me demander poliment de me rendre chez-vous.

– Vous ne seriez pas venue. D'ailleurs, j'avais dit à mes hommes d'user le plus de délicatesse possible. C'est ce qu'ils ont fait... c'est vous qui avez frappé la première.

Le chauffeur murmura :

– Je n'appelle plus cela frapper... elle m'a cassé deux dents.

– Et je vous en casserais plusieurs autres, si vous étiez seul avec moi, rétorqua brusquement Francine.

Le petit homme sourit :

– Je vois que vous n'avez pas peur. C'est justement ce qu'il me faut. Mademoiselle Dermont vous tenez beaucoup à la vie ?

– C'est-y bête de poser une question de même.

– Vous avez raison, je sais que vous y tenez. Savez-vous que si vos chefs vous surprenaient ici, vous seriez probablement fusillée ?

Francine venait de comprendre.

Elle s'en doutait bien un peu.

Mais elle venait d'avoir la certitude d'être tombée entre les pattes d'un groupe d'espions ennemis.

Mais que lui veulent-ils donc ?

III

- Ah, vous êtes des espions ?
- Si vous voulez.
- Et vous voulez que je travaille pour vous ?
- Exactement.

Francine fit mine de se lever :

– C’est inutile, messieurs, vous perdez votre temps.

La voix du petit homme se fit plus brusque :

– Asseyez-vous et écoutez-moi. Si vous refusez, vous ne sortirez pas d’ici vivante. C’est clair ?

– Assez, oui. Et si j’accepte ?

– Si vous acceptez, vous ferez preuve tout d’abord d’un bon jugement.

– Les avantages... ne vous occupez pas de mon jugement, je le connais mieux que vous. Je veux

connaître les avantages qui sont attachés à votre offre.

– Vous êtes payée, par le service secret ?

Francine haussa les épaules :

– Naturellement, croyez-vous que je travaille pour rien ?

– Eh bien, sans savoir le salaire que vous gagnez, nous sommes prêts à le doubler.

Francine semblait intéressée.

– Ensuite ?

– Lorsque nos amis auront remporté la victoire...

– S'ils la remportent.

– Ils la remporteront. Eh bien, vous serez hautement considérée et vous aurez dans le gouvernement, un poste de haute importance.

– Qu'est-ce que je devrai faire ?

– Nous obéir. Vous allez garder votre position comme espionne. C'est là que vous pourrez le plus nous aider. Si vous refusez, vous passerez dans la chambre à gaz.

– La chambre à gaz ?

– Oui, une petite pièce que j’ai installée ici et qui m’a déjà servi, d’ailleurs. Je cherchais justement un membre du service secret pour nous aider et après une brève enquête, mon choix s’est porté sur vous. Vous n’avez pas froid aux yeux. On vous fait confiance et vous êtes intelligente.

Francine avait son idée.

Faire semblant d’accepter pour ensuite livrer cette bande d’espions aux autorités.

– Je tiens à vous prévenir... si vous acceptez nos propositions, pas de trahison, sinon...

– Sinon ?

– Je vais vous faire surveiller de près. Tout d’abord, vous ne pouvez pas nous vendre, vous ne nous connaissez pas. La maison, vous ne savez pas au juste où elle est et on vous reconduira en ville dans un taxi qui vous empêchera de reconnaître le chemin. Enfin, nous pouvons déménager en moins de cinq minutes. L’homme qui devra vous surveiller aura mission de vous tirer à bout portant au moindre signe de trahison.

– Et vous pensez qu’il s’en tirerait ?

– Non, il sait fort bien que c’est le poteau qui l’attend, mais il est prêt à donner sa vie pour le führer.

Il y eut un long silence.

Il semblait maintenant que seule, Francine avait la parole.

Les quatre hommes attendaient sa réponse.

Enfin, la jeune fille se décida :

– C’est une drôle de solution que vous me proposez.

– Comment cela ?

– Que je tourne la tête de n’importe quel côté, il y a un mot d’écrit en grosses lettres.

– Lequel ?

– Mort.

– Mais non, pas avec nous... pas si vous travaillez pour nous, sans nous trahir ?

– La même chose. Croyez-vous que les agents secrets sont des imbéciles ?

– Je n’ai pas dit cela.

– Ils s’apercevront bien vite que je les trompe et ce sera la mort pour moi, la même chose.

– Pas si vous travaillez intelligemment. Pour commencer, accomplissez sans rien dire votre première mission... ça va vous donner du prestige... ils vont croire en vous...

– Et ensuite ?

– L’un de mes hommes était au restaurant, ce soir.

Francine regarda celui qui tenait le revolver :

– Lui, n’est-ce pas ? Je savais qu’il me suivait.

– Ah !

– Depuis deux jours.

Le petit homme approuva :

– C’est la vérité. Il a entendu votre conversation avec Jacques Larochelle.

Francine pâlit.

Elle en cause, ça ne lui faisait rien.

Mais emmener avec elle un supposé haut placé

du service secret, c'était autre chose.

– Jacques Larochelle a des papiers importants, vous l'avez dit deux fois.

Elle ne répondit pas.

– Vous devez le revoir ?

– Demain soir, à sa chambre d'hôtel.

– Alors, vous prendrez le plus de renseignements possible au sujet de ces papiers.

– Je devrai essayer de les lui voler ?

– Oh non, car vous seriez tout de suite soupçonnée. Non, nous nous occuperons du reste. Nous nous arrangerons pour commettre le vol à une heure où vous serez vue en public. Où plusieurs personnes désintéressées viendront témoigner pour vous.

Un autre silence.

Le chef se leva.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre :

– L'heure avance. Il ne nous reste plus de temps à perdre. J'aimerais que vous preniez immédiatement une décision... à moins que vous

préfériez ne donner votre réponse que demain matin.

Francine se leva à son tour.

Le petit homme lui venait à l'épaule.

Elle se tint bien droite :

– Vous pouvez m'envoyer dans votre chambre à gaz tout de suite. Je ne suis pas assez folle pour donner ma vie pour votre führer. J'aime mieux la donner pour le Canada.

Le chef gardait son calme.

– On dit cela... on change souvent...

Il fit un signe au chauffeur :

– Jack ?

– Oui.

– Regarde si tout est correct dans la chambre à gaz, elle va passer la nuit là.

– O.K. boss.

Le chauffeur sortit.

Le chef expliqua :

– Voyez-vous, Francine, il se peut que vous

soyez encore vivante demain matin. Mais, si cette nuit, il me prend fantaisie de vous tuer, je n'ai qu'à peser sur un bouton qui se trouve tout près de mon lit... vous partirez sans vous en apercevoir... si, demain, vous êtes encore vivante, vous changerez peut-être d'idée.

Le chauffeur revint.

On emmena Francine au deuxième.

La pièce où on l'enferma était une chambre complètement noire.

Aucune fenêtre.

La porte était faite de chêne solide et trois gros verrous la retenaient bien close.

C'était absolument impossible de s'enfuir.

On referma la porte derrière elle et la longue attente commença.

C'était véritablement un supplice pour les nerfs.

Toute la nuit, elle allait se demander :

– Va-t-il, oui ou non, faire pénétrer le gaz dans la chambre... Serais-je encore vivante demain matin ?

IV

Marius alla se rapporter le matin même, au bureau du colonel Boiron.

Il lui expliqua la conversation qu'il avait eue avec Francine Dermont

– Ce soir, je saurai à quoi m'en tenir.

– Tant mieux, car il ne faut pas oublier que votre patron arrive demain.

– C'est vrai.

– Avez-vous reçu de ses nouvelles ?

– Non, et vous ?

– Non plus.

– Il est trop occupé, peuchère. Il n'a pas le temps d'écrire. Qu'il en profite, il n'a que deux jours.

– Vous avez bien raison. Alors, Marius, vous reviendrez demain matin ?

– Oui, colonel, et je suis persuadé de vous donner une réponse favorable.

– Tant mieux, pour Francine et pour nous.

*

Francine n'avait pas dormi de la nuit.

Mais le lendemain matin, elle était aussi vivante que la veille.

Au milieu de la nuit, cependant, elle avait eu la peur de sa vie.

Elle avait entendu un léger sifflement, et une odeur de gaz était entrée dans la chambre.

Mais le sifflement avait disparu et peu à peu l'odeur s'était dissipée.

Et pendant que Francine se reposait un peu après une nuit d'attente, les quatre espions ennemis tenaient une conférence.

– Vous ne l'avez pas tuée, boss ?

– Non.

Le chauffeur sourit :

– Ce n’était qu’une peur ?

– Évidemment. Bob ?

– Oui, boss ?

– Vu que tu connais déjà l’hôtel et le dénommé Larochelle, tu vas le surveiller, aujourd’hui.

– Bien.

– Pars tout de suite et fais-nous des rapports le plus souvent possible.

– Entendu.

Et l’homme, qui hier surveillait Francine, partit pour aller rejoindre Marius.

Jack, le chauffeur, demanda :

– Vous pensez la décider ?

– Je ne crois pas... mais j’ai besoin d’elle.

– Comment cela ?

– C’est surtout ce dénommé Larochelle et ses papiers qui m’intéressent. Si nous ne pouvons mettre la main sur ces papiers, nous pouvons

toujours enlever Larochelle.

– C'est vrai.

– Et nous nous servirons de Francine pour le faire parler... quand il verra que nous sommes décidés à martyriser la pauvre fille...

– Il parlera.

Pit, le quatrième espion, demanda :

– Mais comment vous y prendre pour l'attirer dans un guet-apens ?

– Vous oubliez qu'il doit rencontrer Francine ce soir... nous nous servirons de cela.

– Jack ?

– Oui.

– Va la chercher.

– O.k. boss.

Le chauffeur revint bientôt avec Francine.

Mais le petit homme eut beau la questionner, essayer de la persuader, elle ne voulut pas changer d'idée.

Elle était prête à mourir, comme une véritable

héroïne.

*

Il était huit heures du soir.

Marius était resté à sa chambre.

Il attendait, d'une minute à l'autre, l'arrivée de Francine.

À huit heures et quart, on frappa à la porte de sa chambre.

– C'est elle.

Il alla ouvrir.

Mais il se trouva en face d'un jeune messager.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

– Monsieur Jacques Laroche ?

– Oui.

– Un message pour vous.

Il tendit une enveloppe.

– Signez ici.

Marius signa et prit l'enveloppe.

Le garçon repartit.

Marius s'empessa de décacheter l'enveloppe et lut :

– Ne puis me rendre à l'hôtel. Rencontrez-moi au restaurant Capitale à huit heures et quart.

Marius regarda sa montre.

– Peuchère, il est huit heures et quart.

Il n'y avait qu'une chose à faire.

Sauter dans un taxi.

Marius laissa le télégramme sur une chaise, sortit vivement de sa chambre et descendit dans la rue.

Comme par hasard, un taxi se trouvait devant l'hôtel.

– Vite chauffeur, le restaurant Capitale.

– Bien, monsieur.

Marius s'assit à l'avant, près du chauffeur.

L'auto démarra.

C'est alors qu'une voix résonna à l'arrière.

– Au moindre geste, je vous tire dans le dos, vous entendez ?

Marius tressaillit :

– Peuchère.

Il venait de se faire prendre, bêtement.

Il réfléchit rapidement.

Que pouvait-il faire ?

Rien pour le moment.

– On verra bien ce qu'ils veulent faire de moi... je ris en pensant que je n'ai aucun papier important.

Puis il soupira :

– Moi, qui avais tant confiance en Francine.

*

On fit entrer Marius dans la maison.

Le boss le fit passer dans son bureau :

– Vous devez vous demander un peu ce qui vous arrive, monsieur Larochelle ?

– Je m’en doute.

– Ah !

– Francine travaille pour vous, et c’est elle qui m’a tendu ce piège.

Le chef sourit :

– Très bien imaginé, mais ce n’est pas cela.

– Ah !

– Elle ne travaille pas pour nous... elle refuse même de nous aider... Alors, nous avons décidé d’agir nous-mêmes.

Il s’avança vers Marius :

– Il nous faut les papiers.

Marius demanda :

– Comme ça, Francine n’est pas une espionne... comme vous autres...

– Non, elle ne travaille pas pour nous.

Le brave Marseillais éclata de rire :

– Elle est bonne.

– Comment cela ?

– Mais vous vous êtes joués, un tour...

- Parlez, que voulez-vous dire ?
- Des papiers... je n'en ai jamais eus... c'était un piège.
- Un piège ?
- Pour savoir si Francine était bel et bien de notre côté. Vous comprenez. Vous voulez les voir, les papiers... en voici une enveloppe, vous verrez bien si ce sont des vrais ou des faux...
- Le boss prit l'enveloppe.
- Il regarda les papiers puis les mit sur la table :
- Monsieur Larochelle, je ne vous crois pas.
- Ah !
- Vous êtes un bon acteur et vous jouez bien la comédie. Vous voulez nous faire croire que vous ne possédez que des faux.
- C'est vrai.
- Non, Ce matin encore, vous êtes allés au bureau du service secret... on vous suivait. Allons, vous ne nous trompez pas.
- Je suis allé faire mon rapport.

– Ces genres de rapports là, on connaît ça... mais finissons-en pour ce soir... vous aurez toute la nuit pour réfléchir. Vous coucherez dans la chambre à gaz, avec Francine.

– Elle est ici ?

– Mais oui... Demain matin, si nous n'avons rien trouvé à votre chambre, nous avons des moyens qui réussiront bien à vous faire parler.

– Je vous ai dit la vérité, que puis-je faire de plus ?

– Nous verrons.

Il conduisit Marius à la chambre à gaz.

Francine fut des plus surprise en le voyant entrer :

– Vous !

– Mais oui, bonne mère, je me suis fait prendre comme un rat dans un piège. Hé, peuchère !

Francine le regardait curieusement.

Soudain, elle demanda :

– Mais vous n'êtes pas Canadien... ces

expressions... bonne mère... peuchère ?

– Non, je suis Marseillais... vous ne vous en étiez pas aperçue ?

– Non.

– C'est vrai qu'hier, je surveillais mes mots. Mon vrai nom, c'est Marius Lamouche.

Francine sursauta :

– Pas Marius Lamouche, l'ami du fameux IXE-13 ?

– Exactement.

– Ça, par exemple. Alors, vous n'êtes pas Jacques Larochelle ?

– Pas plus que vous êtes la Reine Victoria.

Et il lui raconta comment et pourquoi on l'avait emmené ici.

– Et vous n'avez pas de papiers importants ?

– Aucun, ce n'était que pour vous tenter... essayer de savoir si vous étiez véritablement une bonne espionne. Maintenant, j'en ai la preuve et je saurai quoi dire à mes chefs.

– Si nous sortons jamais d’ici.

– Oui, il y a ça, aussi. En tout cas, nous pouvons être tranquilles jusqu’à demain matin.

– Tant mieux, je pourrai passer une nuit en paix.

Marius jeta un coup d’œil sur la chambre.

Il n’y avait qu’un lit :

– Nous le séparerons, fit Francine.

– Non, peuchère. Vous coucherez sur le lit, moi je coucherai par terre...

– Mais voyons, je puis coucher par terre moi aussi.

– Non. Je n’oublie pas que vous êtes une femme.

Elle sourit :

– Peut-être pas une femme comme les autres, Le colonel a dû vous avertir.

– Oui, mais vous êtes une femme quand même et je refuse de prendre le lit, même pour cinq minutes.

La grande fille sourit, les yeux embrumés de larmes :

– Vous êtes bon, monsieur Marius... et un jour, je vous revaudrai cela...

– Si vous voulez me faire plaisir, laissez les messieurs de côté et devant eux, surtout, appelez-moi Laroche,

– Bon !

– L'important, c'est de leur faire croire que j'ai des papiers... de cette manière-là, nous resterons vivants.

– Vous pensez ?

– Oui, ils nous martyriseront peut-être, mais c'est tout. Ils ne nous tueront que lorsqu'ils seront sûrs d'une chose. Que je n'ai pas de papiers ou qu'ils les aient trouvés.

– Et vous n'en avez pas.

– Alors, il faut leur faire croire... N'oublions pas que tant il y a de la vie, il y a de l'espoir.

*

Jack, Pit et Bob, le même soir, avaient fouillé la chambre de fond en comble.

Ils n'avaient rien trouvé.

Cela n'avait fait que de consolider l'idée du chef.

– Il en a... ils sont bien cachés... c'est ça... eh bien, nous verrons demain, si oui ou non il parlera.

V

La porte du bureau du colonel s'ouvrit :

– Tiens, de la grande visite !

IXE-13 entra avec Gisèle.

– Bonjour colonel.

– Bonjour IXE-13, bonjour mademoiselle.

Le colonel les fit asseoir.

– Et puis, comment allez-vous ?

IXE-13 sourit :

– Ce fut une dure secousse, colonel... nous voulions tant nous épouser... mais nous avons bien réfléchi...

– Et puis ?

– C'est peut-être mieux ainsi.

Gisèle ajouta :

– Pour le moment, n'en parlons plus, et tenez-

vous le plus occupé possible en nous donnant de nouvelles missions.

IXE-13 déclara :

– Nous arrivons de l’hôtel, Marius n’est plus là ?

– Non, il est maintenant à l’hôtel R... sous le nom de Jacques Larochelle.

– Ah bon !

– Nous avons hâte de le revoir, fit Gisèle, Ce brave Marius, il a dû s’ennuyer.

– Pas trop, fit Boiron, je lui ai donné de l’ouvrage.

– Ah bon !

– Justement, il est supposé avoir terminé ce matin. Il doit venir se rapporter.

IXE-13 se prépara à sortir.

– Eh bien, nous ne l’attendrons pas ici. Nous allons lui faire une surprise, à l’hôtel.

– Il sera heureux, croyez-moi.

Ils quittèrent le bureau du colonel.

Quelques minutes plus tard, ils arrivaient à l'hôtel.

IXE-13 s'approcha du comptoir.

– Monsieur Jacques Larochelle, s'il vous plaît ?

– Chambre 27, mais il n'est pas là, monsieur.

– Vous êtes sûr ?

– Oui. Il est sorti depuis hier soir.

IXE-13 sursauta :

– Hier soir ?

– Oui, et il n'est pas encore entrée...

– Diable.

Le commis sourit et ajouta :

– Une femme.

– Hein ?

– Oui, c'est une femme... il a passé une partie de la soirée avec elle, avant-hier soir, dans sa chambre, et hier, elle lui a envoyé un télégramme. Il est allé la rejoindre.

IXE-13 et Gisèle étaient stupéfaits.

Marius et une femme.

– Il me semble que c'est impossible... il ne se serait pas absenté comme ça. Il sait que nous devons arriver aujourd'hui.

– Évidemment qu'il le sait.

IXE-13 était vaguement inquiet.

À dix heures, Marius n'était pas revenu.

– Gisèle ?

– Oui, mon chéri.

– Tu vas demeurer ici, je vais aller voir le colonel... je suis un peu inquiet.

– Tu crois qu'il peut être arrivé quelque chose à Marius ?

– Oui et non... on ne sait pas... Mais Marius et une femme, ce n'est pas son genre.

– Alors, vas-y et reviens vite, j'ai hâte d'avoir de ses nouvelles.

– Très bien.

IXE-13 embrassa sa fiancée et sortit.

Il arriva cinq minutes plus tard, au bureau du

colonel.

Ce dernier le reçut immédiatement.

– Eh bien, IXE-13, qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est au sujet de Marius...

– Il ne s'est pas encore rapporté, déclara le colonel.

– Et il n'est pas à l'hôtel.

– Ça ne veut rien dire. Il mange peut-être en dehors.

– Non, il est sorti hier soir et n'est pas revenu.

Le colonel sursauta

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Il n'est pas à sa chambre depuis hier soir. D'après le commis, il aurait reçu un message et serait parti aussitôt.

– C'est rare.

IXE-13 enchaîna :

– Ce n'est pas tout.

– Ah !

– Marius, ordinairement si tranquille, eh bien

savez-vous ce qu'il a fait ?

– Non.

– Avant-hier, il a passé une partie de la veillée dans sa chambre, avec une jeune et jolie fille.

Cette fois, le colonel sourit :

– Je sais, c'est Francine.

– Francine ?

– Oui, Francine Dermont. Je vais vous expliquer.

Et le colonel conta la mission qu'il avait confiée à Marius.

Comme il terminait, le téléphone résonna.

– C'est peut-être lui.

Le colonel décrocha l'appareil.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Monsieur Boivin pour vous voir.

– Faites entrer.

IXE-13 regarda le colonel :

– C'est lui ?

- Non, c’est un autre de mes agents...
 - Ah bon, alors, je vais me retirer.
 - Non, car il s’agit justement de cette affaire.
- Boivin parut.
- C’était l’espion qui avait rencontré Francine.
C’était celui que la jeune fille devait voler.
- Vous pouvez parler devant lui, Boivin.
 - Bien, colonel.
 - Alors ?
 - Elle n’a pas réussi.
 - Ah !
 - Je croyais pourtant qu’elle allait voler hier soir. J’avais trouvé un peu de cire contre la serrure et évidemment, le camp, en campagne, n’existait pas.
 - Elle n’a pu entrer chez vous ?
 - Non, elle n’a même pas essayé.
 - Très bien, vous pouvez vous retirer, Boivin.
 - Bien, colonel.

L'espion salua et sortit

Le colonel expliqua à IXE-13, l'expérience qu'il faisait avec Francine Dermont

– Alors, que pensez-vous de tout cela.

– Il n'y a que deux solutions, déclara Boiron.

– Lesquelles ?

– Première : Marius et Francine se sont plu, et ils sont partis ensemble sans s'occuper de leur mission.

– Impossible, je connais trop Marius.

– Deuxième : Francine est une espionne ennemie et elle a fait tomber Marius dans un piège parce qu'elle croit qu'il a d'importants papiers.

IXE-13 approuva :

– Je crois que c'est plutôt cela.

Boiron soupira :

– J'avais pourtant bien confiance en cette jeune fille.

– Les apparences sont trompeuses, bien

souvent.

Le Canadien demanda :

– Alors, qu’allons-nous faire ?

– Puisque vous êtes revenu, IXE-13, je vais vous laisser cette affaire entre les mains.

– Bon.

– Faites enquête, essayez de savoir ce qui est arrivé et donnez-moi des nouvelles le plus tôt possible.

– Très bien.

IXE-13 retourna à l’hôtel.

Il conta tout à Gisèle.

– Qu’est-ce que nous allons faire maintenant ?

– Visiter la chambre de Marius, c’est la première chose à faire.

– Mais nous n’avons pas la clef.

– Allons voir le gérant.

IXE-13 et Gisèle allèrent trouver le gérant.

– Notre ami est très riche, il a des ennemis et il n’est pas reparu à sa chambre depuis hier soir.

- Avertissez la police.
- Avant de l’avertir, nous aimerions savoir s’il n’aurait pas laissé un message pour nous.
- Informez-vous au commis.
- Il n’a rien... mais dans sa chambre... si vous veniez avec nous...

Le gérant hésita.

- Si j’appelle la police, ça va faire un petit scandale et ça peut nuire à votre hôtel.
- Peut-être.
- C’est pour ça que j’ai décidé de vous prévenir avant.

Le gérant se leva :

- Allons voir.

Il prit la clef de la chambre et montèrent.

En entrant dans la chambre, IXE-13 s’aperçut tout de suite qu’il s’y était passé quelque chose d’anormal.

- On a fouillé la chambre, déclara IXE-13.
- Pourtant, personne n’a pris cette clef.

– Non, mais on peut avoir ouvert la porte autrement.

IXE-13 se pencha et se mit à examiner la serrure :

– Tenez, vous voyez... on a travaillé la serrure.

– Mais c'est vrai !

À ce moment, Gisèle appela :

– Jean !

– Quoi ?

– Regarde ce que j'ai trouvé.

Elle tendit un télégramme à IXE-13 :

Ce dernier lut :

« Ne peut me rendre à l'hôtel. Rencontrez-moi au restaurant Capitale, à huit heures et quart.

Francine. »

IXE-13 revint vers le gérant :

– N'avertissez pas la police... je me connais dans les enquêtes, j'ai déjà travaillé comme

détective privé, je vais essayer d'élucider cette affaire.

– Vous me rendriez un grand service.

IXE-13 et Gisèle sortirent.

– Une minute, je vais appeler le colonel Boiron.

– Pourquoi ?

– Pour avoir la description de cette fille.

Lorsqu'IXE-13 revint, il souriait :

– Notre tâche est un peu simplifiée.

Et il répéta la description de Francine.

– Eh bien, les commis du restaurant se rappelleront d'elle, certainement.

Ils se rendirent tout de suite au restaurant Capitale.

Ils interrogèrent les commis :

– C'est une très grande fille, jolie... presque six pieds... et lui, encore plus grand qu'elle.

– Oui, oui, je me rappelle, fit un commis.

– Ah, bon, elle est venue hier soir ?

– Non pas hier... avant-hier... le type, il s'appelle Jacques Larochelle... c'est elle-même qui l'a nommé à haute voix.

– Vous êtes sûr que c'est avant-hier ?

– Persuadé.

– Et hier ?

– Ils ne sont pas venus. Je fus de service toute la soirée et je ne les ai pas vus. Je me serais certainement rappelé d'eux.

– Merci.

IXE-13 donna une récompense au garçon.

Maintenant, il était sûr d'une chose.

Marius ne s'était jamais rendu au rendez-vous de Francine.

– Ce devait être un piège.

– Pour moi, Marius est mal pris et nous ne l'avons pas encore tiré de là.

VI

À neuf heures et demie, Jack entra avec un cabaret.

– Voici votre déjeuner, dit-il.

Il déposa le tout sur le lit.

Il sortit aussitôt.

– Eh bien, mangeons, peuchère.

– Nous ne devrions pas.

– Pourquoi ?

– Ce repas est peut-être empoisonné.

Marius sourit :

– Vous vous en faites inutilement. Je vous dis qu'ils ne nous tueront pas, tant qu'ils auront besoin de nous.

– Alors, on mange.

Et un rien de temps, le cabaret fut vidé.

À dix heures, Jack revint le chercher.

Il était tout près d'onze heures lorsque la porte de la chambre noire s'ouvrit à nouveau.

– Venez, le boss veut vous voir.

Tous les deux se levèrent :

– Non, non, Laroche seulement.

– Bien.

Comme il se levait, Francine lui prit la main et lui serra les doigts :

– Bonne chance.

– Merci.

Il sortit avec Jack.

Tous les deux revinrent au petit bureau où le boss et les deux autres complices attendaient.

– Eh bien, Laroche, nous n'avons rien trouvé dans votre chambre.

Marius sourit :

– Je le savais...

– Comment cela ?

– Puisque je n'ai rien. Je vous l'ai dit... et puis,

si j'avais des papiers importants, croyez-vous que je les laisserais là ?

– Ça veut dire que vous en avez.

– Je n'ai pas dit cela.

– Si.

Marius jouait la comédie.

En faisant semblant de rien, il voulait faire croire aux espions qu'il avait des papiers.

– Comme ça... je gagnerai du temps... Le colonel s'inquiétera... le patron doit arriver aujourd'hui... on ne sait jamais... on viendra peut-être à notre secours.

Le boss déclara :

– Laroche, c'est votre dernière chance... Voulez-vous nous dire où sont cachés vos papiers ?

– Non, je ne vous le dirai pas... c'est-à-dire que je n'en ai pas...

– Allons, ça fait deux fois que vous vendez votre jeu... inutile de continuer votre comédie. Alors, c'est votre dernière réponse ?

– Oui.

– Très bien.

Il se tourna vers ses complices :

– Bob !

– Oui, boss ?

– Allez la chercher.

– Bien.

Bob sortit

Il revint avec Francine.

– Et maintenant, nous allons voir si vous parlerez...

Il fit asseoir la jeune fille sur une chaise.

– Pit ?

– Oui ?

– Reste-là, revolver au poing.

– Bien, boss.

– Jack ?

– Oui ?

– Déchausse la jeune fille... ôtes-y ses bas et

ses souliers.

– O.K.

– Et toi, Bob, va faire chauffer les aiguilles.

– Tout de suite.

Malgré elle, Francine tressaillit.

Allait-on lui brûler les jambes avec des aiguilles rouges ?

– Boss ? nous serions mieux de l'attacher à sa chaise, n'est-ce pas ?

– C'est préférable, oui.

Jack alla chercher une corde, attachait solidement les bras de Francine puis lui fit placer les jambes sur une autre chaise.

Les pieds dépassaient.

– Attache-lui aussi les jambes.

– Bien.

Le petit homme se tourna vers Marius :

– Maintenant, c'est ta dernière chance. Vas-tu nous dire où sont les papiers ?

– Ne parlez pas, cria Francine.

Marius serra les lèvres.

– Je ne dirai rien.

Bob revint avec une petite boîte en métal.

– Elle est rouge, boss.

– Donne.

Il prit les pinces au bout desquelles se trouvait une longue aiguille.

– C’est toujours non ?

– Non !

– Très bien.

Il approcha des pieds de la jeune fille et ne fit que lui effleurer la peau avec l’aiguille rougie au feu.

Francine poussa un cri de terreur.

Le boss se retourna vers Marius :

– Vous voyez... ça fait mal... eh bien, si vous ne voulez pas parler... j’enfonce maintenant l’aiguille plus profondément... Bob était parti faire réchauffer l’aiguille.

– Nous commençons par les pieds... mais nous

monterons... elle aura tout le corps transpercé si vous continuez de refuser.

Marius ne disait mot.

Bob réapparut avec l'aiguille.

– Vous ne voulez pas parler ?

Francine, les poings fermés, les yeux hagards cria :

– Non, non, ne parlez pas... ne parlez pas.

– Très bien... nous allons voir...

*

IXE-13 décida d'aller se renseigner au bureau de télégraphe.

Il apprit que le message avait été dicté par un homme.

– À quelle heure ?

– Nous l'avons livré à huit heures et quart précises.

– Merci.

IXE-13 réfléchit.

Le rendez-vous était à huit heures et quart et le message avait été livré à huit heures et quart.

– Marius a dû prendre un taxi, déclara Gisèle.

– Oui, il aura voulu prendre un taxi.

– Pourquoi dis-tu cela ?

– Tu ne sens pas le piège d’ici... un faux taxi qui attend à la porte. Marius pressé s’y précipite et le truc est joué.

– C’est vrai.

– Alors, il ne nous reste qu’une chance.

– Laquelle ?

– Le portier de l’hôtel.

Ils retournèrent à l’hôtel.

IXE-13 interrogea l’homme en costume qui se trouvait à la porte :

– Vous étiez de faction, hier soir ?

– Oui.

– Connaissez-vous Jacques Larochelle ?

– Je ne connais pas tous les clients.

– Avant hier soir, il est arrivé avec une grande et grosse femme... lui-même mesure plus de six pieds...

– Je sais qui vous voulez dire.

– Eh bien, hier soir, vers huit heures et quart, il a dû sortir de l’hôtel en courant et sauter dans un taxi.

– Oui, je me souviens... mais ce n’était pas un taxi.

– Vous êtes sûr ?

– Le chauffeur avait une casquette, mais j’ai vu par la licence que ce n’était pas un taxi.

– Vous vous souvenez du numéro ?

– Non, je ne pourrais pas dire.

Un petit garçon d’une dizaine d’années suivait la conversation.

Il s’approcha d’IXE-13 :

– Monsieur ?

– Quoi ?

– Combien que tu me donnes, si je te dis le

numéro ?

– Quel numéro ?

– Le numéro de la licence du char gris.

IXE-13 se tourna du côté du portier :

– Était-ce un char gris ?

– Oui en effet.

IXE-13 mit la main dans sa poche.

– Tiens, un dollar.

– Eh bien, le numéro c'était 2220.

– C'est tout ?

– Oui.

IXE-13 le regarda surpris :

– Mais comment as-tu pu retenir cela ?

– C'est parce que je ramasse les trois chiffres pareils.

– Hein ?

– Bien oui, vous savez, vous cherchez les licences avec trois chiffres pareils. Vous commencez par les zéros puis les uns, les deux, jusqu'au neuf.

Gisèle demanda :

– Et qu'est-ce que ça donne ?

– Quand vous avez fini, eh bien, la première petite fille habillée en rouge que vous rencontrez, c'est elle que vous allez marier.

Gisèle ne put s'empêcher de rire.

– C'est drôle.

– Je me souviens que j'ai même fait cela quand j'étais jeune, fit IXE-13.

Il se tourna vers le petit bonhomme :

– Tiens, voici ta piastre. Continue de ramasser tes chiffres et je te souhaite une belle blonde.

– J'aimerais avoir une femme comme la vôtre, elle est belle.

Gisèle rougit.

– Attends plus tard. Tu en rencontreras des aussi belles. Aujourd'hui, tu es encore trop jeune.

Et IXE-13 s'éloigna avec Gisèle.

Le petit gars se pencha vers le portier :

– Hein monsieur ? C'est vrai que c'est une

belle fille... elle devrait s'habiller en rouge et je m'arrangerais pour la rencontrer quand j'aurai fini ma série de chiffres...

Et il s'éloigna en direction du restaurant du coin.

*

– Je voudrais parler au colonel.

– Votre nom ?

– Jean Thibault.

– Un instant.

Le secrétaire sonna dans le bureau du colonel.

– Oui ?

– Monsieur Jean Thibault, au téléphone.

– Un instant. Je prends la ligne.

Une seconde plus tard, le colonel répondait :

– Allo ?

– Colonel, il se peut que j'aie trouvé une piste, mais j'aurais besoin d'une aide rapide.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Pouvez-vous me dire à qui appartient l'automobile portant le numéro de licence 2220 ?
- Une auto privée ?
- Oui.
- Je vais me mettre en communication avec le service des licences. Où puis-je vous rappeler ?

IXE-13 donna un numéro.

– J'attends ici.

– Très bien.

Dix minutes plus tard, le colonel rappelait IXE-13 :

– Allo ? Monsieur Jean Thibault.

– C'est moi.

– Eh bien, je crois que vous êtes sur une fausse piste, IXE-13.

– Ah !

– L'auto appartient à Paul Forreid. C'est un journaliste de grande réputation. Aujourd'hui, il est à sa retraite et a hérité d'une de ses tantes. Il a

de l'argent et habite un cottage dans la banlieue.

– C'est bien le numéro de licence ?

– Oui... 2220.

– Vous avez l'adresse de ce cottage ?

– Oui.

Et le colonel la lui donna.

– Merci, dit IXE-13. Il se peut que je me trompe. En tout cas, je vais faire enquête quand même.

– Tenez-moi au courant.

– Entendu.

IXE-13 raccrocha :

– Pour moi, je ne serais pas surpris si le petit garçon nous avait trompés.

– Hein ?

– C'est l'automobile d'un homme en vue de la capitale.

– Ah !

– Allons toujours voir, nous verrons ce que ça donnera.

IXE-13 héla un taxi.

Il se fit conduire à quelques centaines de pieds de la maison.

– Ici, ça va faire, je vous remercie.

Il paya le chauffeur.

– Marchons le reste, Gisèle.

Ils approchaient de la maison.

Soudain, ils entendirent un cri, un cri perçant venant de la maison.

– Tu as entendu, Jean ?

– Oui, vite, courons...

Ils se rapprochèrent en vitesse.

Mais comme ils touchaient la clôture, un énorme jappement retentit.

Deux chiens sortirent de l'ombre.

– Vite, à plat ventre, Gisèle, on va nous voir.

Tous les deux se couchèrent dans le fossé.

Mais les chiens continuaient de japper.

– Nous ne pouvons tout de même pas les tuer à coup de revolver.

- J’ai une idée, fit IXE-13.
 - Quoi ?
 - Reste ici, moi je vais faire un détour dans le champ. Les chiens seront occupés par ta présence et je pourrai arriver par en arrière.
 - Sois prudent.
- IXE-13 s’éloigna rapidement.

*

Jack apporta l’aiguille.

Le boss la prit et l’approcha de nouveau des pieds de Francine.

À ce moment, les chiens se mirent à japper.

Pit regarda par la fenêtre.

– Voyons, qu’est-ce qu’ils ont ?

Le boss alla voir lui aussi.

– Tu ne vois personne ?

– Non.

– Ils doivent japper après un chat ou un autre animal.

Il revint vers Francine.

– L’aiguille est froide, va la faire réchauffer, Bob.

Bob reprit l’aiguille.

Les chiens continuaient toujours de japper.

– Boss ?

– Oui, Jack ?

– On ferait peut-être mieux d’aller voir. Tout à l’heure, la jeune fille a crié assez fort et ça a pu attirer l’attention...

– C’est ça, vas-y, Pit.

Pit sortit de la pièce.

C’était le seul qui se trouvait armé.

Le boss se rapprocha de Francine.

C’est alors que la jeune fille tenta un coup presque impossible.

Se retenant solidement à sa chaise, elle leva brusquement les deux jambes, entraînant avec

elle la chaise qui y était attachée.

Elle fit un tour rapide et attrapa le boss dans les jambes.

Marius avait bondi sur Jack et avant qu'il ait pu sortir son revolver, il lui décrocha un coup de poing à la mâchoire.

Puis, il frappa le boss qui tentait de se relever.

Vivement, il s'attaqua aux liens qui retenaient Francine prisonnière.

En quelques secondes, elle fut libre.

Elle glissa les pieds dans ses chaussures.

– Vite, allons-y.

Mais la porte s'ouvrit et Bob apparut, revolver au poing :

– Où croyez-vous donc aller ?

La tentative avait échoué.

Deux secondes de plus, et ils étaient libres.

*

IXE-13, en courant, s'était rapproché de la maison par en arrière.

Maintenant, il n'était plus qu'à quelques pieds de la porte. Mais, pouvait-il la forcer et pénétrer dans cette maison supposée honorable ?

Si le cri venait d'une malade ?

Soudain, il vit la porte s'ouvrir.

Pit parut, revolver au poing.

En voyant le revolver, IXE-13 n'hésita plus.

– Il s'en va voir les chiens.

En effet, Pit se dirigeait vers l'avant.

IXE-13 s'élança rapidement et se colla du long de la maison. Puis, il fit entendre un sifflement.

Pit se retourna, surpris.

Il regarda autour de lui.

– Ça vient d'en arrière... il y a quelqu'un.

Il revint vivement sur ses pas.

Mais comme il tournait le coin, il vit quelque chose s'abattre sur lui et ce fut tout.

Il vit plusieurs chandelles, ses genoux

semblèrent devenir de la guenille et il tomba.

IXE-13 ramassa son revolver et le glissa dans sa poche.

Il tenait le sien dans sa main.

– Maintenant, il n’y a plus d’hésitation. Allons-y.

*

Le boss et Jack se relevèrent lentement.

– Les salauds, rugit le boss.

Bob déclara :

– Je suis arrivé juste à temps... j’étais dans la cuisine... j’ai entendu du bruit et je suis revenu,

– Ils vont payer... tu vas rattacher la jeune fille à la chaise...

– O.K.

Jack fit signe à Francine de reprendre sa place.

– Tiens, les chiens ont cessé de japper.

– Pit a dû les calmer.

Mais la vérité, c'est que Gisèle s'était éloignée de la clôture en voyant l'espion s'approcher.

– Va chercher les aiguilles, Bob.

À ce moment, ils entendirent la porte d'arrière s'ouvrir.

– C'est Pit qui revient.

Le boss déclara :

– Eh bien, nous allons nous amuser... tous les quatre... ils vont payer pour le coup de poing que j'ai reçu.

– Ce n'est rien de sûr, monsieur Paul Forreid.

Tous se retournèrent.

IXE-13 était là, revolver au poing.

Jack porta vivement la main à sa poche.

L'espion tomba, face première.

– Je ne plaisante pas.

Marius cria :

– Patron ! Bonne mère !

Bob et Forreid avaient levé les bras.

– Marius, désarme-les et délivre

mademoiselle.

– Bien, patron.

Le Marseillais fouilla les deux prisonniers et leur enleva leurs revolvers.

Puis, il délivra Francine.

La jeune fille murmura ;

– C’est lui, IXE-13 ?

– Oui.

– Marius ?

– Oui, patron ?

– Tu vas appeler le colonel Boiron et lui dire d’envoyer des hommes immédiatement.

À ce moment, Francine poussa un cri et bondit.

– Attention.

Une grosse roche tomba dans la pièce.

En un bond, la jeune fille fut à la fenêtre et sauta au dehors.

Marius courut à son tour.

Mais c’était inutile.

Au dehors, Pit avait repris connaissance.

Il avait lancé cette pierre dans l'espoir de distraire l'attention d'IXE-13.

Mais ses complices n'avaient pu en profiter.

Francine l'avait rejoint en quelques enjambées.

Une lutte s'engagea.

Pit était assez fort et semblait vouloir prendre le dessus.

Marius sauta par la fenêtre.

Mais à ce moment, Francine réussit à saisir son adversaire par le bras et le fit tourner autour de sa tête.

– Peuchère, elle connaît le jiu-jitsu.

Pit retomba lourdement sur le sol.

Comme il essayait de se relever, Francine lui donna un violent coup de genou sous le menton et cette fois, l'espion ne broncha plus.

Comme si ce n'était rien, la jeune fille le prit dans ses bras et le ramena à la maison.

– Le voici, dit-elle simplement en le laissant tomber sur le plancher.

IXE-13 regarda cette grande et grosse fille, très forte, qui se battait comme un homme.

Marius n'en revenait pas.

– Bonne mère, vous vous battez,

– Oui, je sais me défendre. Je connais très bien le jiu-jitsu.

– Je l'ai bien vu.

À ce moment, des automobiles s'arrêtèrent devant la grande porte. Des soldats descendirent.

Deux coups de feu retentirent et les deux chiens tombèrent. Quelques secondes plus tard, le colonel Boiron entra accompagné de Gisèle et de ses hommes.

– Forreid ?

– Oui, colonel, c'était un espion ennemi et Marius et Mademoiselle pourront probablement vous fournir des preuves.

Le colonel regarda la jeune fille :

– Mais...

Marius le rassura :

– Francine Dermont va vous faire une bonne espionne, colonel, vous pouvez en être assuré.

Boiron poussa un soupir de soulagement.

– Tant mieux.

– Vous avez pensé que j'étais du mauvais côté ?

– Je ne pouvais faire autrement.

– C'est intéressant, pendant que je risque ma vie... vous autres, me prenez pour une espionne... vous n'êtes pas très fort en intelligence, je crois.

Marius la poussa du coude.

– Hé, n'oubliez pas que vous parlez au colonel.

– Colonel, tant que vous voudrez, quand j'ai raison, j'ai raison.

Boiron se mit à rire :

– Je vous approuve, mademoiselle... et à l'avenir, je saurai à quoi m'en tenir sur votre compte.

– C’est aussi bien.

Les soldats et Gisèle n’en croyaient pas leurs oreilles.

Ils avaient rarement vu une fille avec si peu de sans-gêne et parler comme cela à un colonel.

Boiron donna des ordres.

Les soldats emmenèrent les prisonniers.

Assise dans un coin, Francine remettait ses bas.

– Venez ici, Francine, je vais vous présenter le patron.

Il lui présenta IXE-13.

– Et voici sa fiancée, Gisèle.

Elle la regarda surprise :

– Ah, vous êtes sa fiancée ?

– Mais oui.

– Alors, c’est fini, je n’ai plus de chances.

Et elle éclata de rire, puis ajouta :

– Je me demande s’il aurait voulu d’une grosse femme comme moi. Il aurait peut-être eu

peur de se faire mener par le bout du nez.

Le colonel Boiron s'approcha d'eux :

– IXE-13 ?

– Oui.

– Si vous voulez retourner à Ottawa, il y a une voiture à votre disposition.

– Et moi ? qu'est-ce que je vais faire ? demanda Francine.

– Retournez avec eux. Vous viendrez me voir, demain, à mon bureau.

Ils sortirent tous les quatre de la maison.

Un soldat les fit monter dans une voiture et un quart d'heure plus tard, ils étaient tous dans la chambre de Marius.

– Eh bien, patron, vous avez fait un beau voyage ? demanda le Marseillais.

– Oui, mais sans aventures... un voyage tranquille. Il ne s'est rien passé.

– Vous vous êtes ennuyé ?

Francine se retourna :

– Ne posez donc pas de questions comme celles-là, vous savez bien qu'on ne s'ennuie pas quand on est avec sa fiancée.

– Je ne sais pas moi, je ne l'ai jamais été fiancé.

– Moi non plus, mais je devine.

– Deviner... deviner... quand on ne sait pas, peuchère,

– Peuchère, fit Francine en se moquant, eh bien moi, peuchère, je devine parce que j'ai de l'imagination.

– Vous voulez dire que moi, je n'en ai pas ?

– Ce n'est pas moi qui vous le fais dire...

– Oh ! bonne mère !

– Si vous en aviez eu, vous ne vous seriez pas fait prendre bêtement, rétorqua-t-elle.

– Vous vous êtes faite prendre pareille comme moi.

– Mais, je suis une femme.

– Oui, mais toute une femme.

– Que voulez-vous dire ?

IXE-13 intervint :

– Écoutez, vous n'êtes pas pour vous chicaner, hein ?

Marius sourit :

– C'est vrai, bonne mère, excusez, Francine.

– C'est de ma faute.

– Non, c'est de la mienne.

– Mais non, puisque je vous dis.

– Pourtant fit, Marius...

– Même si je suis une femme, je suis capable de prendre mes torts, vous savez...

De nouveau, IXE-13 dut intervenir :

– Ne recommencez pas, s'il vous plaît.

– C'est vrai... excusez...

Francine soupira :

– Maintenant, que je vous connais, tous les trois, ça va être ennuyant...

– Vous aimeriez rester avec nous ? fit Marius ?

– Oui... Si le colonel voulait... mais il ne voudra pas... je le sais... il me semble que nous nous entendrions bien tous les quatre.

– À condition que vous ne me voliez pas mon fiancé, fit Gisèle en souriant.

– Oh, n'ayez crainte, je suis immunisée, contre les hommes.

IXE-13 regarda Marius :

– Mais avec lui, allez-vous vous entendre ?

– Oh lui, je pense que c'est difficile de lui faire entendre raison, mais j'en viendrai peut-être à bout.

Marius prit le parti de rire, cette fois.

IXE-13 alla louer une chambre pour Gisèle.

Quant à lui, il partagerait celle de Marius.

Francine retourna à son hôtel.

Le lendemain, IXE-13 se présentait au bureau du colonel

– Eh bien, colonel, nous vous avons dit hier que nous voulions de l'action. Vous avez une nouvelle mission ?

– Non, vous allez retourner sous les ordres de Sir Arthur.

– Oh alors, je suis content, ce n'est pas que je n'aime pas le Canada, mais là-bas, il y en a encore plus d'action qu'ici.

– Qu'est-ce qu'il vous faut ? fit Boiron en souriant.

– Quand partons-nous ?

– Demain, vous prendrez l'avion qui vous mènera aux côtes et là, vous vous embarquerez sur un bateau avec des troupes.

IXE-13 hésita, puis :

– Francine Dermont s'est-elle rapportée ?

– Pas encore.

– Vous me permettez une suggestion, colonel ?

– Mais oui.

– Cette jeune fille semble vouloir devenir une bonne espionne... avec un peu d'entraînement, je crois qu'elle aimerait nous accompagner... je l'entraînerais.

– J’avais pensé de l’envoyer en Angleterre, avec vous. Là-bas, c’est Sir Arthur qui décidera.

– Eh bien, elle va être contente, et Marius aussi.

– Ils se plaisent, n’est-ce pas ?

IXE-13 se mit à rire :

– Ils se chamaillent continuellement... mais tous les amoureux se chicanent.

IXE-13 a-t-il raison ? Assisterons-nous à l’ébauche d’un nouveau roman d’amour entre Marius et Francine ?

– Et là-bas, en Angleterre, Francine restera-t-elle avec eux ?

Dans quelles nouvelles aventures retrouverons-nous IXE-13 ?

Ne manquez pas de lire le prochain chapitre de l’agent IXE-13, l’as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 350^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.